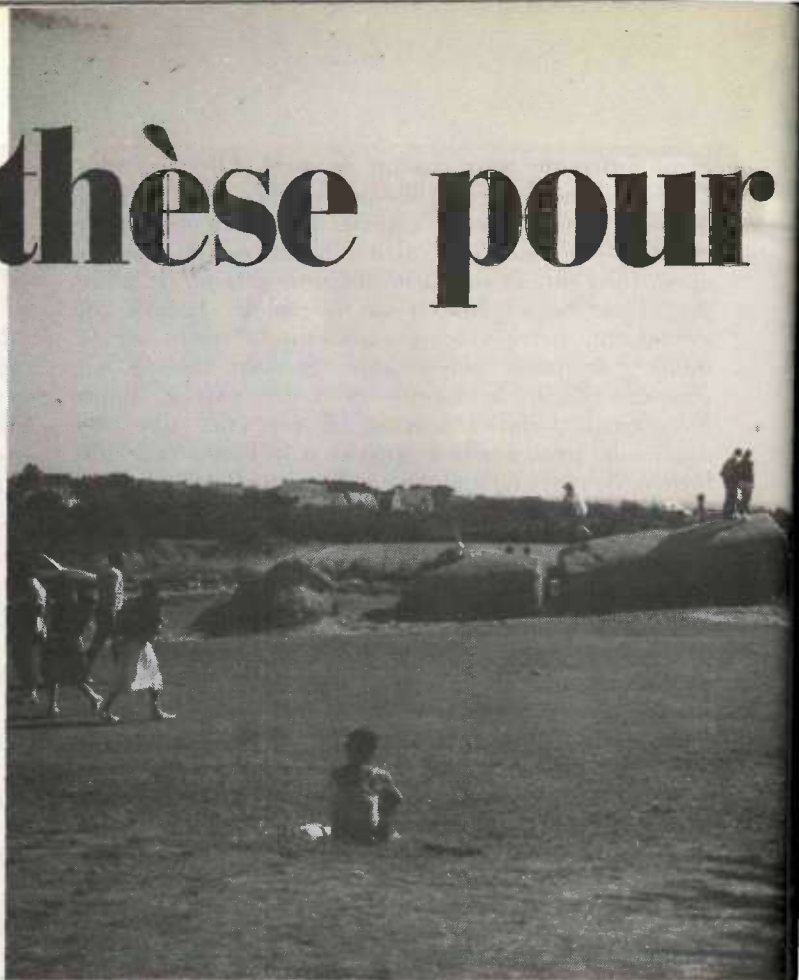


Une hypothèse pour

le grand site funéraire du Morbihan

par Jean-François Ghoche et
Marie-Françoise Soandjoglou



1) Sachant qu'un mégalithe est un monument composé d'un ou plusieurs grands blocs de pierre brute (ou peu travaillée), nous vous proposons de considérer comme dolmen un mégalithe formant chambre couverte, généralement avec couloir d'accès, avec ou sans tertre tumulaire de couverture : dans le cadre de cette communication, il s'agira toujours d'une sépulture collective. Menhir et peulven sont des appellations tirées du breton pour "pierre levée", le second étant nettement plus petit que le premier. Tumulus, par contre, vient du latin et désigne un tertre ou une éminence artificielle recouvrant généralement une ou plusieurs sépultures. Cairn, enfin vient de l'irlandais et désigne la même chose que "tumulus".

2) Selon le chevalier de Fréminville (*"Antiquités de la Bretagne — Monuments du Morbihan"* — 1827, réédité chez Gérard Monfort — 1975), "Men Ar Groah" — "pierre de la vieille" ou encore "pierre de la fée" — est le nom du dolmen voisin, dont le tumulus allongé de près de 160 m est déjà en voie de disparition à l'époque. Selon P.-R. Giot (*"Préhistoire de la Bretagne" — Ouest France coll. Université — 1979 - page 391*), "Men-er-Hroeg" = "pierre de la fée".

3) 347531,66 kg selon Ph. Salmon (*"Le Grand Menhir de Locmariaquer"* in : *L'Homme* — 10 avril 1885 — reproduit par R. Dehon dans *"Carnac, Une Porte Vers l'Inconnu"* chez Robert Laffont / *Les Enigmes de l'Univers* — 1981. Également dans *"Les Monuments Mégalithiques Acquis par l'Etat"* — in : *L'Homme* — 1899.

Ce total est cité également par Z. Le Rouzic dans *"Inventaire des Monuments Mégalithiques de la Région de Carnac"* Extrait du bulletin de la Société Polymathique du Morbihan — 1965).

4) A première vue, après examen sommaire sur place, le bloc manquant semblerait provenir du côté latéral nord du dernier bloc couché (sommet), ce qui ne devrait pas modifier la longueur totale du mégalithe.

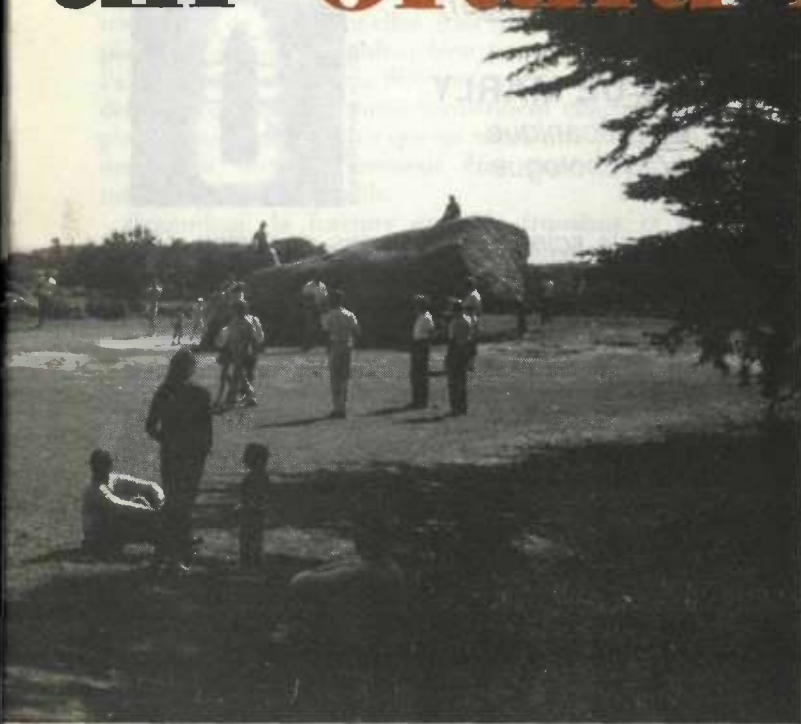
5) *"Préhistoire de la Bretagne"* (déjà cité en 1) page 392.

Le voyageur tant soit peu curieux qui découvre le Morbihan pour la première fois ne peut manquer d'être étonné. Presque à chaque détour de chemin il se trouve face à l'un de ces monuments mégalithiques qui surprennent par leur masse imposante. Dolmens, menhirs et autres peulvens ont pourtant été popularisés par une abondante littérature, mais le contact direct reste impressionnant, surtout si l'on s'essaie à imaginer pourquoi et par quels moyens ils ont été mis en place (1).

Le site de la presqu'île de Locmariaquer est particulièrement encombré : dans le périmètre de cette petite ville subsistent deux tumulus, quatre dolmens et une allée couverte. Ceci sans compter les menhirs et tout ce qui figurait dans les inventaires archéologiques au début du siècle et qui a disparu depuis. Ne parlons pas de ce qui avait déjà disparu avant, sous les pics de carriers et les pioches des chercheurs de trésor, ou encore sous les coups de bûche de religieux intolérants (parfois même à l'aide d'explosifs).

Parmi cet ensemble de mégalithes, il en est un qui retient particulièrement l'attention : il s'agit du Grand Menhir qui gît au sol en quatre morceaux à une trentaine de mètres du dolmen de la Table des Marchands. Le chercheur est à coup sûr intrigué par

un Grand Menhir



ce géant couché, dont les morceaux mis bout à bout totaliseraient une vingtaine de mètres. C'est-à-dire que debout, il aurait la hauteur d'un immeuble de 6 étages !

Il est actuellement appelé officiellement Er Grah (2). En fait, c'est le nom du tumulus allongé qui se trouvait tout à côté — à l'emplacement de l'actuel parking — et qui a servi de carrière aux habitants de la région depuis suffisamment de temps pour qu'il n'en reste plus rien aujourd'hui, excepté le dohnen qui se trouvait à l'autre extrémité. Le cairn a disparu et le Grand Menhir a hérité de son nom.

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour ce qui concerne ce monument. Considérant son poids total qui devait approcher les 350 tonnes (note 3), certains ont même considéré qu'il n'avait jamais dû être érigé ! Mais la majorité des chercheurs estime qu'il a dû à une certaine époque dominer la région de ses 15 à 17 mètres de haut une fois planté, et qu'il a été abattu, se brisant en quatre morceaux dans sa chute. Un cinquième morceau plus petit aurait disparu depuis (3).

Les conjectures portent plutôt, depuis deux siècles, sur le "pourquoi", le "comment" et le "quand" de cette chute.

Pour le "pourquoi" et le "comment", la théorie

dominante stipule que le menhir aurait été abattu par la foudre. Pour ce qui concerne le "quand", on l'aurait trouvé "coincé" sous la racine du premier bloc des débris de tuiles de l'époque gallo-romaine (5). Cette communication, qui n'a pas été suivie de fouilles et d'une datation précise, a amené certains à penser que le menhir s'était abattu vers le début de notre ère, ou en tout cas à l'époque de l'empire romain.

Les différentes théories n'expliquent pas de manière satisfaisante pourquoi le bloc de base a chuté dans une direction presque opposée à la direction prise par les trois autres blocs, qui sont, eux, bien sagement dans le prolongement les uns des autres.

L'une des explications raisonnables ferait intervenir une ondulation du terrain sous l'effet d'un tremblement de terre ou encore une tornade simultanément à la foudre ! Même si cette coïncidence rare s'était produite, la foudre aurait de toute façon dû frapper le menhir latéralement quelque part dans le premier tiers de sa hauteur, c'est-à-dire le tiers inférieur, ce qui, à ma connaissance, n'est pas banal. L'on peut voir dans la partie nord du site des alignements de Kerzerho, dans la commune d'Erdeven, un menhir de cinq ou six mètres qui a été frappé par la foudre, les fractures résultantes sont loin d'avoir la régularité de celles du Grand Menhir.

Petite histoire d'une recherche

Tant il est vrai que la vérité sort de la bouche des enfants, une remarque anodine énoncée d'une voix assurée et désabusée par Jean-Erick (14 ans) devait servir de point de départ à l'hypothèse qui vous est proposée. Lors d'une visite sur le site, nous entendîmes soudain : "C'est simple, ils l'ont monté en morceaux !"

Quelques secondes plus tard, une fois passé le moment de choc causé par ce "tilt" qui nous immobilise comme après une gifle quand notre être intérieur arrive à franchir notre carapace pour nous communiquer tel un coup de pied une évidence que d'aucuns appellent intuition : quelques secondes plus tard, donc, nous procédions à quelques vérifications sur place.

L'examen des "brisures" fut suffisant pour nous convaincre de l'utilité d'une recherche plus approfondie.

En effet, si l'on examine les sections des fractures

entre le premier et deuxième bloc, d'une part, et entre le deuxième et le troisième bloc, d'autre part, on note tout de suite qu'elles sont remarquablement planes et de plus, semblent bien perpendiculaires à l'axe du menhir. C'est-à-dire que, une fois le menhir debout, ces deux fractures formeraient chacune un plan quasi horizontal, ce qui est nécessaire pour que des blocs distincts puissent être superposés de manière stable et durable.

Cependant, la fracture entre le troisième et le quatrième bloc est, elle, très tourmentée et irrégulière ; comme il est d'ailleurs normal de s'y attendre pour une fracture causée par un choc, qu'il s'agisse de l'action de la foudre ou du résultat d'une chute.

Forts de cette constatation, nous avons décidé de partir de l'hypothèse de Jean-Erick et de poursuivre notre étude sur cette base : le Grand Menhir aurait été découpé en blocs *avant* son érection.

Les différents blocs ayant été ensuite érigés successivement l'un au-dessus de l'autre, comme les cubes de notre enfance.

Les plans de séparation parfaitement nets entre les blocs Un et Deux permettaient donc de les considérer comme deux blocs distincts dès le départ. En revanche, la ligne de fracture irrégulière entre le bloc Trois et le bloc Quatre nous a amenés à envisager l'hypothèse selon laquelle ces deux blocs n'en faisaient qu'un au départ — le troisième du menhir originel — qui se serait fracturé lors de sa chute, vu la hauteur de la chute du bloc du sommet.

Nous sommes donc partis de l'hypothèse d'un mégalithe originel composé de trois blocs distincts juxtaposés.

Nous avons pris quelques mesures (approximatives) des différents blocs et de leurs sections, ceci, hors de toute prétention de précision mathématique. Cependant, notre intention étant de comparer les mensurations des différents blocs entre eux, nous avons considéré que l'erreur due à la méthode de mesure (un simple double mètre) étant de même ordre pour les différents blocs, elle ne devait pas nuire à la comparaison.

Pour la longueur des trois blocs, nous avons trouvé environ neuf mètres pour le premier, cinq mètres pour le second et cinq mètres environ également pour les troisième (nous avons retenu 3 m + 2,5 m respectivement pour les deux fragments). Si l'on estime que la base du premier bloc était enfoncée d'environ trois ou quatre mètres dans le sol pour assurer une bonne assise à l'ensemble, cela nous donnerait donc un menhir debout dont les trois blocs feraient chacun environ cinq mètres de haut. Même à un mètre près et si l'on se réfère aux monuments de l'époque, c'est une belle régularité !

Une estimation rapide des volumes des blocs nous a amenés à une constatation tout aussi intéressante. En effet, d'après ces calculs, le volume — donc égale-

ment le poids — de chacun des blocs supérieurs aurait été d'environ la moitié de celui du bloc qui le supportait (chiffres trouvés : 54, 27 et 14 mètres cubes). Même si les mesures exactes ne donnent pas des rapports aussi nets, voilà néanmoins un édifice dont les proportions ne devraient rien envier à la stabilité (6).

Ayant ainsi solidement assis notre triple mégalithe sur sa base, nous nous sommes ensuite attachés à rechercher les raisons de son édification et de sa destruction (7).

Une théorie pour le Grand Menhir

Il faut tout d'abord préciser qu'à notre avis les alignements de menhirs de la région sont à exclure totalement de cette hypothèse, étant antérieurs aux monuments concernés et n'ayant pas le même objectif.

Le Grand Menhir a donc été érigé en trois blocs. Peut-être les dimensions que l'on désirait lui donner dépassaient-elles les possibilités de manipulation de monolithes de l'époque ? Mais surtout — ainsi que nous en reparlerons plus loin — il était prévu pour pouvoir être démonté en cas de danger.

Ces mégalithes étaient extraits des falaises ou promontoires rocheux en bordure de mer. Ainsi que l'on peut le constater encore de nos jours, la mer effectuée déjà une partie du travail de dégagement du rocher. Le climat sensiblement plus froid de l'époque y ajoutait l'action du gel sur la roche mouillée.

L'extraction se faisait par deux méthodes essentiellement : le chauffage de la pierre selon la section à faire éclater par différence de température avec le reste du rocher, d'une part, et le percement d'entailles

6) Nous reproduisons ci-après les informations données par Philippe Salmon (déjà cité en 3), attribuées à un certain Daniel Beaupré, agent voyer (ancienne appellation pour : ingénieur du service vicinal) à Auray :

Pour une densité de 2587,719 kg/m³ :

Tronçon	Cubage	Poids
1	71,90	186057
2	44,60	115412,27
3	11,80	30536,08
4	6,00	15526,31

Soit ensemble 347531,66 kg

Selon ces chiffres, le second bloc fait un peu plus de 60% du volume du premier, le troisième bloc (tronçons 3 + 4) 40% du second et 25% du premier. La beauté de la coïncidence due à nos mesures approximatives ne se retrouve pas exactement, mais la stabilité de l'édifice ne semble pas mise en cause pour autant.

Il est à noter que nous ne savons pas si le volume du tronçon manquant (n° 5) est compris dans ces chiffres.

7) La thèse présentée dans le reste de l'article a été élaborée à l'aide de recherches psychiques.

régulières selon un "pointillé" dans le sens de la coupe désirée, entailles dans lesquelles l'on enfonçait des coins de bois qui étaient régulièrement humectés, le gonflement du bois finissant par faire également éclater la pierre. Cette dernière méthode est celle qui a été utilisée par tous les pileurs de pierres du monde depuis l'antiquité.

On avait d'abord procédé à une coupe transversale au fil de la roche, afin que les défauts éventuels se déclarent nettement dans le sens du fil. Puis, la décision de coupe finale était prise, en fonction des failles éventuellement apparues dans le sens du fil de la roche.

Outre un travail préparé par l'océan, l'extraction des mégalithes du bord de mer a permis de profiter des effets de marées pour faciliter leur transport. Les blocs étant correctement arrimés avec un matériel destiné à assurer une flottaison entre deux eaux — bois et outres remplies d'air et étanchéifiées — étaient halés depuis des embarcations et depuis la rive. Chacun sait qu'un objet volumineux est moins lourd à manipuler dans l'eau que sur terre.

Le transport sur terre se faisant sur rondins, par traction à l'aide de cordages, selon les moyens qui ont été expérimentés ici et là (8). Il est à noter que dans ce cas précis, le mégalithe n'est pas brut, mais a subi un polissage, ou plutôt une régularisation de la surface avant érection.

L'érection proprement dite a été effectuée selon la méthode proposée comme hypothèse par de nombreux archéologues : c'est-à-dire par traction à l'aide d'un plan incliné réalisé à l'aide de pierres, de terre et du bois, puis glissement dans le trou de fondation. Ceci pour ce qui est du premier bloc, quant aux suivants : avec des plans inclinés plus longs et plus hauts. Une couche de sable a dû être utilisée pour assurer la cohésion des surfaces de liaison entre chacun des trois blocs.

Mais pourquoi ce monument ?

Et bien, tout simplement un gigantesque poteau indicateur, qui indiquait un centre funéraire d'une grande importance.

A cette époque, parallèlement au culte solaire, le culte des morts avait atteint une dimension prépondérante. Ce peuple, comme d'autres, avait perdu de vue les principales raisons qui en étaient à l'origine, hormis sous forme de mythes largement déformés. La croyance était que l'esprit du mort rejoignait ceux des ancêtres ainsi que des anciens dieux et que les

8) Une expérience de tractage d'une dalle de 32 t par 200 personnes a eu lieu à Bougon (Deux-Sèvres) le 28 juillet 1979 sous la conduite de J.-P. Mohen et son équipe (cité par Roger Joussaume dans "Des Dolmens pour les Morts, Les Mégalithismes à Travers le Monde" — Hachette 1985).

Egalement, le déplacement et redressement du menhir de Plabennec (Nord-Finistère) 7,30 mètres, 19 tonnes, 400 personnes, le 15 août 1985 (in : Ouest-France, et : Le Journal de l'Ouest — vendredi 16 août 1985.).

meilleurs d'entre eux pouvaient être admis par les dieux comme pairs et être initiés par eux. L'esprit du décédé, libéré des contraintes terrestres, pouvait apporter de l'aide aux hommes dans leurs épreuves individuelles ou collectives et se réincarnerait ultérieurement en faisant profiter l'humanité de ses capacités accrues.

Les tumulus, qui furent tout d'abord utilisés pour la conservation de réserves alimentaires, furent donc ensuite — par une association d'idées qui sera le début d'une longue suite de superstitions — érigés pour tenter de s'assurer l'attachement de l'esprit des morts à leur famille et à leur clan en assurant une meilleure conservation de leurs restes.

Chaque famille et chaque clan prenait donc un soin particulier à honorer ses morts. De plus, l'ensemble de ce que nous pourrions appeler la tribu, honorait particulièrement ceux d'entre les décédés qui étaient jugés avoir été d'une importance particulière pour le groupe. Au départ, cela était le cas essentiellement pour les chefs de guerre et les guides spirituels, puis pour tous ceux qui avaient montré des capacités particulières dans un domaine vital pour la survie du groupe : hardis navigateurs, propagateurs de techniques agricoles ou pastorales, etc. Avec le temps, cet honneur s'étendra également à tout détenteur de puissance économique (en l'absence de puissance monétaire...), curieuse permanence du mode de déclin des religions à travers les âges.

Donc, le site qui est constitué maintenant par la commune de Locmariaquer était occupé par le centre funéraire de la tribu dont le territoire s'étendait aux côtes du Morbihan — le niveau de la mer était plus bas à l'époque — et peut-être au-delà.

Les décès étaient fort nombreux, à l'époque. Non pas que les gens fussent fragiles : lorsque la mortalité infantile et la difficile période de l'adolescence avaient épargné l'individu, celui-ci en sortait sans nul doute robuste et apte à survivre jusqu'à un âge avancé. Et ce, malgré les dangers afférents à la vie au milieu d'une nature qu'il fallait domestiquer à pleines mains. Pour les femmes, ceci était augmenté des risques accompagnant la maternité. De plus, tout ce petit monde n'était pas des plus pacifiques et les luttes fréquentes entre clans faisaient de nombreuses victimes.

Quoi qu'il en soit, lorsque mort il y avait, celui-ci était alors enduit de couleur rouge-ocre, puis était incinéré — ceci pour une question d'hygiène. Si le décès était dû à une maladie contagieuse, sa cabane et ses effets étaient également brûlés. Les proches — ou une bonne partie du groupe selon l'importance du défunt — se mettaient ensuite en route vers le centre funéraire, avec les os et les cendres du défunt. L'incinération des corps permettait également d'effectuer une inhumation provisoire, si le climat ou les

circonstances empêchaient le voyage, puis de transporter les restes vers le centre funéraire ultérieure-ment.

C'est ici qu'intervient le rôle du Grand Menhir qui fut érigé sur le site funéraire déjà existant. En effet, visible de fort loin — la végétation était soigneusement éliminée tout autour sur la plateau — il permettait de s'orienter à coup sûr vers la destination, de tous les points du pays, par terre comme par mer.

L'inhumation était ensuite effectuée dans l'un des dolmens entourant le Grand Menhir — il devait y en avoir quatre ou cinq à proximité immédiate à l'époque — lesquels étaient spécialisés selon l'origine, ou plutôt le rôle social du défunt. Il y avait donc des dolmens réservés aux marins, d'autres aux cultivateurs etc.

A ce propos, l'exemple du dolmen actuellement appelé "Table des Marchands" est éloquent : nous trouvons à l'extrémité ouest de la chambre une dalle de chevet en forme d'ogive, représentant le soleil, dont les rayons sont gravés en relief sur le pourtour de la dalle, et dont les bienfaits sont gravés en relief dans le grès, à l'intérieur de l'ogive, sous forme d'épis de blé mûr (9). Sur la partie inférieure de la dalle de couverture en granite, on distingue une gravure de charrue et ce qui semble bien être les pattes d'un animal (voir photo). Il s'agissait donc d'un dolmen destiné aux cultivateurs.

Après une éventuelle période d'attente — les enterrements ritueliques étant toujours collectifs — l'inhumation était effectuée, accompagnée d'un rituel très simple essentiellement composé d'incantations. Les restes des morts étaient déposés dans des sortes

de cases carrées dans le sol des dolmens avec quelques objets personnels : bijoux, outils, etc.

L'une des raisons de la persistance de la construction des dolmens sous tertres pendant fort longtemps est d'ailleurs liée à la nécessité de protection du contenu contre les pillards. Plus tard, la superstition entourant les "maisons des morts" — de même que la malédiction qu'encourraient les voleurs — ont assuré une protection suffisante. Par ailleurs, l'on déposa de moins en moins d'objets personnels au fur et à mesure que l'évolution et le progrès en permit une plus grande abondance et diversité, et par conséquent, en diminua la valeur. A une époque tardive, donc, l'on édifia des dolmens sans couverture tumulaire.

De toute façon, pendant la longue période d'utilisation courante d'un tumulus ou d'un dolmen, celui-ci n'était pas clos. L'accès au dolmen était condamné lorsqu'il était considéré qu'il était plein et qu'il fallait utiliser un nouvel édifice. L'entretien des lieux, le désherbage, etc., étaient accomplis par les visiteurs accompagnant les défunts — et qui fournissaient également les victuailles — on qui procédaient à des pèlerinages sur les lieux.

Il est à noter qu'il y avait tout autour un nombre bien plus élevé de dolmens que ce qui subsiste aujourd'hui. Un pillage systématique du contenu des tumulus et dolmens a entre autres été effectué au Moyen Age. Par ailleurs, un grand nombre d'entre eux a été détruit au cours de ces derniers siècles — parfois systématiquement et même à coups d'explosifs — et leurs débris constituent probablement encore aujourd'hui la majorité des murets et des maisons de la région !

9) La figure en ogive est aussi couramment qualifiée d'"écusson renversé" dans le monde de l'archéologie préhistorique. La théorie dominante considère qu'il s'agit d'une représentation de déesse-mère, symbolisant l'aspect maternel de la terre.

Nous ne sommes pas tout à fait d'accord et proposons plutôt un symbole solaire — ainsi que l'indiquent d'ailleurs les rayons qui sont souvent représentés à la périphérie de l'ogive. Les symboles inscrits indiquant dans notre cas les bienfaits de l'action combinée de la puissance paternelle solaire et de la fécondité de la terre maternelle, sa fille et compagne.



Locmariaquer : la Table des Marchands



sens, vers le tumulus qui sera ultérieurement appelé Er Grah par les Bretons. Ceci explique qu'elle soit couchée en direction presque opposée.

Quant aux dolmens, ils étaient considérés comme étant suffisamment camouflés et protégés par

leurs tumulus. En deux saisons, la végétation fort active de l'époque, que l'on laissa pousser, recouvrit l'ensemble.

Qu'advint-il de ce peuple qui vivait dans l'ombre de ses ancêtres ? Le temps, encore plus efficacement que la végétation, a recouvert son histoire dans la mémoire des hommes.



La destruction du Grand Menhir

Mais, par qui, et pourquoi, le monument a-t-il été abattu ?

Le menhir a été abattu par ceux-là mêmes qui l'avaient érigé. D'ailleurs, la principale raison de son érection en trois blocs était, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la possibilité de démontage provisoire.

Pourquoi ? Et bien, notre recherche ne nous a pas permis d'en connaître toutes les raisons. Tout ce que nous savons, c'est que la tribu craignait un danger d'invasion de son centre funéraire. De la part de qui, et quand, nous ne le savons pas.

En cas de danger, il importait de protéger les maisons des morts encore plus que les cabanes des vivants : la survie future de la tribu en dépendait, afin que les anciens parvenus au rang des dieux puissent se réincarner dans leur peuple pour aider à son évolution et à sa pérennité (10).

Les deux éléments supérieurs du Grand Menhir furent donc abattus tout d'abord — par traction à l'aide de cordages — afin que l'on ne puisse pas repérer le centre funéraire à grande distance. Le bloc supérieur se brisa lors de la chute, ce qui semble indiquer que l'on n'avait pas pris suffisamment de précautions pour l'amortir : affolement ou précipitation ? La base fut ensuite déplantée, mais dans l'autre

Bien entendu, un certain nombre de vérifications seraient à effectuer sur le terrain : particulièrement, une vérification des mensurations des différents blocs devrait pouvoir être effectuée pour étayer les seuls chiffres existants, datant de 1885. Une reconstitution en modèle réduit pourrait peut-être permettre de vérifier la plausibilité de la stabilité de l'édifice. Par ailleurs, des fouilles par échantillonnage pourraient être effectuées sous les blocs sans trop perturber le site, particulièrement à l'emplacement présumé des fondations du monument.

Mais ceci n'est pas notre domaine d'action. Nous espérons que le présent travail pourra être de quelque utilité dans la compréhension de notre lointain passé, et laissons aux spécialistes des différentes disciplines concernées le soin d'en étudier les détails et de procéder aux vérifications qu'ils jugeront adéquates.

Locmariaquer : le Menhir brisé

10) Un parallèle prudent peut être effectué avec ce que nous savons des coutumes des anciens Egyptiens en matière de croyances et de pratiques funéraires : les monuments funéraires imposants apparaissent surtout avec les débuts de l'Égypte dynastique. Ils ne sont d'abord érigés que pour le Pharaon, représentant les dieux sur terre et dieu lui-même, puis également pour des personnages remarquables, puis aussi pour la suite royale, et enfin, pour tout détenteur des moyens de se payer une tombe inviolable.

En fait, au départ, la momification a-t-elle pour objectif initial de conserver un cadavre matériel difficilement réutilisable, ou plutôt, en conservant le maximum d'éléments évoquant le défunt de la manière la plus intime et fidèle possible, d'éviter que son esprit libéré n'oublie trop rapidement la personnalité qui fut sienne pendant cette incarnation, et surtout : les préoccupations et les intérêts de ceux qui furent les siens ?

